

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red square. The letter "u" is stylized with a circular element around it.

Objets de passion : les Ombres folles

Sophie Pouliot

Volume 43, numéro 3, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94745ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pouliot, S. (2021). Objets de passion : les Ombres folles. *Lurelu*, 43(3), 17–18.



Celle qui marche loin (photos : Jean-Michel Seminaro)



Maude Gareau et Gildwen Peronno

Objets de passion : les Ombres folles

Sophie Pouliot

«Il y a une lumière émanant du théâtre jeunes publics qui est essentielle pour moi», lance Maude Gareau, directrice artistique et directrice générale d'Ombres folles. «Tout en abordant des concepts importants et même des peurs, poursuit-elle, on montre comment l'être humain a toujours été capable de s'adapter.» Cette vision prend tout son sens lorsqu'on assiste aux spectacles de cette compagnie créée en 2005, puisqu'ils sont aussi ludiques et enthousiasmants que propres à susciter la réflexion, à élargir le champ de connaissances de l'enfant et à vivre des émotions variées. C'est alors qu'elle était adolescente que la future artiste, ébaubie par le *Candide* du célèbre Théâtre du Sous-marin jaune dirigé par Antoine Laprise, est tombée sous le charme de la marionnette. «Je me suis dit : wow! ça peut être ça, la marionnette!» Et tous les possibles de cet art ont dès lors commencé à se déployer dans son esprit. Il n'est donc pas étonnant qu'elle marie aujourd'hui plusieurs techniques, comme le théâtre d'ombres par exemple, à son champ exploratoire de prédilection : le théâtre d'objets. Et son univers créatif, tout comme celui du Sous-marin jaune d'ailleurs, s'avère profondément imprégné par la littérature.

Il est parfois arrivé à cette ancienne librairie spécialisée en ouvrages jeunesse d'acheter en deux exemplaires certains albums qui la charmaient particulièrement : un qu'elle donnait en cadeau et un qu'elle s'offrait à elle-même. «Il y a des livres pour les jeunes qui sont incroyablement beaux! Et souvent, je les trouvais bien plus intéressants que ceux pour adultes.» C'est d'ailleurs un album de la série «Pomelo» (écrite par Ramona Badescu, illustrée par Benjamin Chaud et publiée chez Albin Michel Jeunesse), découvert en 2015 dans une petite librairie en France et gardé précieusement sur sa table de nuit au fil des années, qui a servi d'inspiration pour le spectacle éponyme présentement en cours d'élaboration.

On y retrace l'épopée émotive d'un éléphant miniature rose, à la trompe interminable, qui s'attache aux fruits et légumes de son jardin pour ensuite devoir leur dire adieu et accueillir la neige et les glaçons. «C'est une histoire de résilience... ce qui tombe très bien en ce moment. Depuis que j'ai ce livre, je le prends quand je me sens un peu plus triste et je me dis, en le feuilletant : eh oui! c'est comme ça, la vie; il y a des cycles...»

Or, l'adaptation n'est pas la seule façon dont le monde des livres marque la démarche artistique de Maude Gareau : ceux-ci sont également présents dans les spectacles qu'elle met en scène en tant qu'objets scénographiques. Dans *Les Routes ignorées*, créé en 2012 à partir du conte traditionnel russe *Yvan Tsarévitch, l'Oiseau-de-feu et le Loup-gris*, par exemple, les personnages émergeaient des pages d'un imposant volume, duquel se déployaient aussi des décors qui permettaient d'illustrer la quête épique du jeune Yvan. «J'avais envie de recréer sur scène l'esprit d'un livre, soit en ne donnant pas tous les éléments du monde qu'on échafaude. On avait des marionnettes en deux dimensions dont seulement les bras bougeaient... c'est certainement bien différent d'une marionnette tout articulée avec des yeux qui ferment, des petites mains, etc. Pourtant, malgré cela, on est capable en tant que spectateur d'imaginer le reste, un peu comme quand on lit un livre.» Dans *Quichotte*, spectacle né en 2016, c'est plutôt sur un chevalet que trône un grand cahier dont les pages sont noircies puis arrachées au fil du récit. Il va sans dire que l'influence littéraire se fait, en l'occurrence, on ne peut plus directe, puisqu'il s'agit d'une version en théâtre d'objets du célèbre roman de Cervantès.

Ce n'est pas le seul ouvrage qui ait inspiré une création d'Ombres folles. *Celle qui marche loin*, une coproduction franco-québécoise élaborée avec la Compagnie du Roi Zizo qui, n'eût été la pandémie,

serait actuellement en tournée ici et ailleurs, reprend l'histoire de Marie Iowa Dorion, une femme autochtone ayant traversé trois fois les Rocheuses à pied, racontée dans *Elles ont fait l'Amérique* de Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque.

Marionnettes contemporaines

Dans *Celle qui marche loin*, un des personnages principaux est représenté par une pierre, sans qu'on ne lui ait ajouté de visage, tandis que le héros de *Quichotte* n'est fait que d'une feuille de papier, froissée sous le regard du public jusqu'à former un rondin, qui n'aura d'autre accessoire qu'un chapeau. C'est que l'approche que privilégie la directrice quant au théâtre d'objets est plutôt puriste : les éléments qu'elle utilise pour raconter une histoire ne sont que peu ou encore pas du tout «marionnetisés», comme l'exprime si bien celle qui les manipule sur scène. Ils sont donc pris pour ce qu'ils sont, sans être transformés, ce qui ne les empêche pas d'être revêtus d'une valeur symbolique. Ainsi, des billes réparties sur une surface aux allures de l'Amérique représentent les nations autochtones dans *Celle qui marche loin*. Et quand elles sont foulées du pied par un personnage européen, la charge discursive de ce geste n'échappe à personne.

Plus encore, Ombres folles tâte même du théâtre de matières, où, comme l'explique Maude Gareau, «on choisit des matériaux qui vont eux-mêmes dire quelque chose», qui possèdent un pouvoir d'évocation intrinsèque par leur texture, leur bruit notamment. Ce procédé sera particulièrement à l'honneur dans *Pomelo*. «On va jouer avec de la neige "magique" qui gonflera sous les yeux des spectateurs. Comme on s'adressera aux tout-petits, on voulait qu'ils aient plusieurs manières de se rattacher au spectacle, autant par la musique et les sons que par les images et même par l'esprit tactile qui est très développé chez certains jeunes. Il y aura aussi

des odeurs qui seront diffusées dans la salle (rappelant la lavande, la terre, les fraises...), qui viendront appuyer le récit et qui feront en sorte que tous les sens soient en éveil et permettent à l'enfant d'entrer dans le monde qu'on lui propose.»

Dans ce contexte théâtral où les objets sont peu «marionnettisés», le jeu d'acteur de ceux qui les manient revêt une importance conséquente, en tant que vecteur à la fois de sens et d'émotions. Par le rôle narratif assumé par les comédiens, narration qui se superpose aux images, le théâtre d'objets pourrait sans doute être considéré comme la forme théâtrale se rapprochant le plus de la littérature jeunesse. «Absolument! C'est comme se faire raconter une histoire», acquiesce la créatrice.

De fait, la présence active des interprètes semble croître au fil des productions qu'elle signe. «Contrairement à certaines compagnies dont les marionnettes sont très articulées et forment un monde très complet visuellement, j'ai plutôt tendance à amener l'acteur dans l'univers narratif pour créer un rapport entre l'objet et la personne qui le manipule. Et plus les enfants sont âgés, plus on peut ajouter des couches de sens à ce qui se passe sur scène en se servant de ce lien entre le manipulateur et la marionnette. C'est pourquoi, d'ailleurs, j'ai plus souvent travaillé avec des acteurs qui se sont formés par la suite en marionnettes qu'avec des marionnettistes», affirme la diplômée de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM.

Femme du monde

Autre caractéristique qui distingue Ombres folles, selon sa directrice : l'esprit collaboratif qui y règne. «Contrairement à ce qui se fait dans plusieurs compagnies, pour moi, tous les éléments d'une production doivent prendre place en même temps. C'est-à-dire que je fais travailler toute l'équipe de concepteurs ensemble dès le départ. La musique, par exemple, arrive très tôt dans le processus. L'aspect *work in progress* et le travail d'équipe sont très importants à mes yeux. Je ne suis pas la metteuse en scène avec un

grand M qui dit à tout le monde quoi faire. On travaille plutôt en groupe.» Une vision qui semble partagée par plusieurs jeunes metteuses en scène. Comme ce rôle n'est que depuis peu, et encore minoritairement, tenu par des femmes, on peut se demander s'il s'agit là d'une façon sage et peu confrontante d'exercer un leadership qui ne va peut-être pas de soi pour tous. «Je me pose beaucoup de questions à ce sujet. Il est tout à fait possible que ce soit le cas. Je pense par contre que c'est une bonne approche. Je pense aussi que plus nombreuses seront les femmes qui prendront le pouvoir et qui le prendront de cette manière-là, plus les gens vont voir que ça marche et vont aimer ça. Ce sera de plus en plus une méthode appréciée.» Une conception du pouvoir qui pourrait donc être largement adoptée, peu importe le genre de la personne qui en est investie.

Or, même si la directrice d'Ombres folles a vécu des expériences particulièrement déplaisantes liées au fait d'être une femme à la tête d'une compagnie de théâtre de l'autre côté de l'Atlantique, elle considère la chance qu'elle a de faire voyager ses œuvres comme un aspect extrêmement précieux de son travail. «C'est un immense plaisir de transporter notre univers chez les

gens, et le plus loin possible», déclare celle qui nourrit aussi depuis longtemps le désir de rejoindre par son art les communautés autochtones, ambition qui, si tout va bien, devrait se réaliser, grâce à une subvention, avec *Celle qui marche loin*. «Parce que c'est une réalité : quand on est à Montréal, c'est facile d'aller au théâtre, mais dès qu'on sort des grands centres, il n'y a souvent que des grandes salles qui programment de grosses productions, comme *Arthur L'aventurier* par exemple, qui sont des spectacles de qualité, mais qui sont bien différentes d'une pièce de théâtre.» D'où l'importance de pouvoir donner accès à cette offre culturelle irremplaçable aux jeunes de toutes les régions. «Je continue à créer en fonction de pouvoir recommencer à tourner, au moins au Québec et au Canada, même si cela n'aura pas été possible en 2020. Car autrement, ce que je fais perdrait à mes yeux une partie de son sens et je ne suis pas certaine que je continuerais à le faire.»

Pour l'instant, Maude Gareau persiste à espérer que les arts vivants pourront s'épanouir et être partagés à nouveau bientôt. Nous l'espérons tous, avec ferveur.

